

## CHAPITRE 9

### LE GYMNASE DU SOIR

Chaque soir, je me rendais à mes cours en stop. À mon grand étonnement et pour ma plus grande joie, ce moyen de transport fonctionnait plutôt bien. J'arrivais peu avant le début des cours et attendais, assis sur le banc public d'un petit jardin situé en face de l'entrée principale du gymnase.

La bâtisse de cette école s'élève au centre ville, sur l'un des versants de la colline où est perchée la Cathédrale. Lausanne est construite sur sept collines, reliées entre elles par différents ponts. L'école est accessible par le pont Bessières à la triste réputation, puisque, de ses parapets se jettent dans le vide, bonne partie des désespérés du coin.

L'ancien bâtiment est construit de solides blocs de molasse. Là, se trouve le préau où sévissaient Bolomet le concierge et ses deux chiens qu'il avait peine à tenir car les monstres tiraient si fort sur leur laisse qu'ils s'en étranglaient d'agressivité. Cela avait pour effet de diminuer leurs aboiements devenus rauques.

Du hall d'entrée partaient deux escaliers latéraux qui convergeaient à l'étage sur un corridor-balcon donnant accès aux différentes classes. C'était le lieu de prédilection de rencontres entre étudiants, lesquels se tenaient par groupes, en fonction du type de maturité effectuée ou de l'année de leur gradation. Les différents groupes se toisaient du regard avec ce mélange d'intrigue et de mépris. Leur comportement fort civil au demeurant était toutefois empreint de méfiance.

Dans un de ces groupes se trouvait une magnifique noiraude aux yeux coquins. Elle me plaisait et, dans un élan de courage sis sur l'impression que je lui plaisais autant, à en croire la façon dont elle me rendait mes regards, je m'étais risqué.

En fin de cours, je lui avais donné rendez-vous et nous étions allés voir *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Elle me manifestait déjà tant de proximité qu'un siège, dans ce cinéma pourtant vide, aurait suffi pour nous deux. Passé minuit, en fin de projection, nous nous sommes retrouvés dans une Lausanne endormie. Je l'invitai alors chez moi à St-Prex. Elle accepta sans l'ombre d'une hésitation. Sur place, il se dégageait de mon appartement une odeur de brûlé. Je me rendis compte que j'avais oublié une casserole sur la plaque.

Nous avons retrouvé en lieu et place une «œuvre d'art». La casserole ayant fondu, c'est tout ce qui en restait. Nous nous étions adonnés à nos ébats sans trop de préliminaires, ceux-ci appartenant à la séance de cinéma.

Elle sentait tellement bon. Elle était très sensuelle. Sa peau était d'une infinie douceur. Elle était si lisse. Elle avait beaucoup d'appétit. Ce que nous avons commencé dans mon appartement nous l'avons terminé au lever du soleil, sur la plage. C'était tellement bon! J'étais ivre de cette magnifique nuit de plaisirs. Ma première «grande nuit d'amour».

\* \* \*

Revenons à des choses plus sérieuses et parlons un peu des professeurs qui furent les miens ainsi que de quelques camarades et amis rencontrés alors.

**Tragique, dramatique, pathétique!** furent les premiers mots que prononça Jean-Daniel Subilia, mon prof de français. Il était remarquable. Même si j'ai toujours eu de la peine à comprendre ce personnage, il n'en reste pas moins que rarement de ma vie, je n'ai vu autant d'énergie chez un homme de la soixantaine. Il n'y avait pas que cette extraordinaire force, mais plus encore, cette théâtralité le caractérisant. Nous étions très impressionnés. Cet homme bon avait l'âme en feu. Il voulait que nous partagions sa passion et que nous trouvions notre propre flamme.

Subilia mettait toute sa fougue au service d'un enseignement qui, malheureusement, clôturait une semaine souvent harassante pour nous, étudiants fatigués, exténués par tant de labeur. Il dispensait son cours le vendredi soir.

Un jour, un de mes camarades paysan s'était assoupi. Subilia s'étant alors rendu compte de sa «forfaiture», l'interpella à plusieurs reprises à haute voix. Devant tant d'insuccès, sous l'impulsion d'une subite colère, il prit sa canne qu'il lui lança à la tête. Entre-temps, Perrenoud (le nom de l'infortuné) était sorti de sa torpeur. Il saisit l'objet au vol, d'un excellent réflexe. Surpris, Subilia lui ordonna de la lui rendre. Il lui répondit promptement: «Quand vous vous serez calmé!» Nous éclatâmes de rire, étant tellement stupéfaits de la spontanéité de sa réaction.

À l'approche de Noël, Subilia avait coutume de nous apporter son vieux pick-up sur lequel il passait l'oratorio de circonstance de Bach ou Honegger. Cela me rappelait *Pierre et le loup* à l'orphelinat. Je revivais un bon moment de mon enfance, d'autant qu'à la fin, il nous distribuait des chocolats. C'était un homme touchant de bonté. Il s'acharnait à vouloir nous mener à l'université comme s'il s'agissait de la conquête du Graal. Sa méthode privilégiait le développement d'un esprit critique par rapport à l'acquisition de quantité d'informations qu'il qualifiait volontiers de «bachotage».

Je le comparais volontiers à un de ces chefs de troupe à l'assaut « d'un avenir ». Ce « capitaine » avançait à grands pas sur le territoire à conquérir, certain que nous le suivrions mais lorsqu'il se retournait, il se retrouvait quelquefois seul, les troupes (nous en l'occurrence) ne lui ayant pas toujours emboîté le pas. Cela le mettait dans une de ces colères latines typiques du personnage.

Son visage, ponctué de petits yeux vifs et expressifs, était riche d'un sourire radieux entrecoupé de temps à autre par une mèche rebelle qu'il rabattait obstinément de sa main droite sur son crâne, d'un geste aussi brusque qu'inutile. De toute façon, la mèche « caractérielle » se retrouvait l'instant d'après dans sa position initiale, entre ses deux yeux.

Pour parler de la constance de cet homme et sa loyauté (un mot que j'utilise souvent car il m'est cher), bien des années plus tard, dans d'importants moments de ma vie, je l'ai retrouvé à certains « coins de rues » de carrefours cruciaux de mon existence, fidèle au suivi et à l'évolution de ses élèves, auxquels j'avais l'honneur d'appartenir.

Notre prof d'allemand n'était pas très intéressant. Sa tenue vestimentaire rappelait tristement celle des SS. Herr Mayor était fin mais un peu trop bon « arien » à mon gré.

Rendons-lui tout de même justice car il est bon pédagogue dans la langue de Goethe.

Notre professeur d'anglais, Ramelet (j'aimais jouer avec les mots et je le surnommais r-Hamlet de Shakespeare) avait un look très british, coiffé de son chapeau melon et trimbalant son éternel parapluie par tous les temps. J'aimais cet homme de culture et d'intelligence, raffiné, aux indéniables qualités pédagogiques, à l'instar des autres professeurs. Son flegme se manifestait par une patience sans égale, à répéter depuis des « siècles... » to the hairdresser 's, en soulignant à plusieurs reprises le « s » final qu'il sifflait inlassablement entre sa langue et son palais comme suit: zzz, zzz, zzz, en hochant la tête, ce qui ajoutait à son expression, cette sorte de fatigue et lassitude qui le rendait si sympathique. Cela donnait to the hairdresser'zzz, zzz, zzz... (pour shop).

Gautier, mon prof de math, était un ingénieur reconverti en prof depuis la découverte d'une vocation. Il fumait la pipe comme tous les profs de math. Sympa, il était ouvert à tout ce qu'il considérait comme nouveau dans ses découvertes.

Mais celui qui m'amusait le plus dans les branches scientifiques, était mon prof de géométrie descriptive. M. Genoud, dont les méthodes pédagogiques s'apparentaient aux principes d'une transmission du savoir par osmose (du milieu le plus concentré vers celui le moins concentré, nous en l'occurrence). Son enseignement consistait en d'incessantes répétitions de théorèmes qu'il nous rabâchait sempiternellement et qui finissaient par passer dans le milieu le moins concentré, soit nos crânes d'œuf.

J'étais de loin le meilleur de la classe dans ce domaine et, lors de mes examens fédéraux de maturité, je fus le premier à quitter la salle en ayant solutionné les quatre problèmes exposés (alors que trois suffisaient). J'adorais le raisonnement de cette discipline.

Notre prof de physique était un peu «pépé» et antique dans sa façon d'enseigner. Il avait eu un grave accident de voiture qui lui valut un arrêt de travail de longue durée et, honte à moi de l'avouer, cela nous fut salutaire. Son remplaçant, de la nouvelle génération, nous enseigna pour notre plus grand bonheur, une physique moderne basée sur la démonstration mathématique. Son prédécesseur usait quant à lui d'une méthode trop empirique et par là même dépassée. En l'absence de cet enseignement moderne, nos chances de réussite à l'examen auraient été prétéritées.

\* \* \*

Les années passaient avec une nonchalance et un bonheur inégalés. J'étais heureux, très heureux de me trouver sur les rails de ma vie, **faite exclusivement d'avenir**. J'en oubliais de ce fait mon passé. Mes plaies cicatrisaient bien.

Nous allions volontiers boire un «coup» à l'Évêché, bistrot situé en face du gymnase. Parfois, certains profs nous accompagnaient. Au début, ils n'étaient pas vraiment à l'aise, leur fonction exigeant une certaine réserve. Mais avec le temps, se lâchant, le blanc aidant, ils finirent par apprécier notre compagnie et nous la leur. Ensemble, nous parlions de la branche enseignée et dévions volontiers sur d'autres sujets.

Les élèves du Gymnase du soir, dont j'étais le cadet à dix-neuf ans, avaient tous une profession qu'ils exerçaient durant la journée. Ils étaient âgés de 24 à 55 ans pour l'aînée, Jacqueline Auderset, une très bonne amie, décédée depuis. En fin de journée tout ce sympathique petit monde se rendait au gymnase où régnait une chaleureuse ambiance. Je m'étais fait bon nombre d'amis dont certains le sont restés.

Dans la classe scientifique, nous étions initialement trente-trois élèves. La sélection était tellement rude que seuls six d'entre nous se présentèrent à l'examen final et trois seulement réussirent. J'eus le privilège d'obtenir la meilleure moyenne des trois lauréats. Nous reviendrons plus tard sur ces examens et leur déroulement.

\* \* \*

Parlons de quelques amis de l'époque.

Il y avait Claude Jotterand dit Bouillotte pour les intimes. Ce bûcheron dont il n'avait ni l'allure ni l'écorce était plutôt fluet. Nous avons rapidement fait connaissance car nous partagions cette passion commune pour les arbres (eh oui! même les bûcherons peuvent les aimer). Il habitait une magnifique propriété sise à Pully avec ses parents, de braves gens. Nous avons coutume d'aller boire des «godets» après les cours, en particulier au Fox Pub animé par un excellent jazz-band. Nous en profitons pour «lever» des filles que nous emmenions chez lui. À quelques occasions – rares mais tellement bonnes – nous «séchions» les cours pour partir à la conquête de «nanas». Claude avait de la classe, il était fin, gentil et capable de remise en question. Cela me suffisait pour en faire un ami. De plus, il était **loyal**... encore, tu te répètes mec!

Ayant plus d'expérience des femmes que lui (merci Pascal), je me chargeais de la stratégie d'approche. Après l'avoir introduit auprès de la belle, Claude s'insinuait dans notre échange, tel un serpent s'enfilant dans votre pantalon ou plutôt sous leur jupe. Sa conversation était intéressante et fluide. Il avait beaucoup de charme. Nous avons coutume de dormir l'un chez l'autre, le plus souvent chez lui puisqu'il habitait à Pully près de Lausanne. Le lendemain de nos escapades, nous nous offrons une marche dans les bois. Arrivait alors l'inéluctable moment de sa crise d'angoisse qu'il exprimait en ces termes: «Il faut que je me mette au travail, je n'ai pas ta facilité, je dois travailler davantage.» Tout en parlant, il s'entortillait une mèche de cheveux autour de l'index droit (tic). Finalement, il m'éconduisait sans égard, tel un goujat. Ce n'était de loin pas ce que j'appréciais le plus chez lui.

Il ne possédait pas cette importante capacité, quelque projet que l'on entreprenne, consistant à s'accorder des «break». Il était trop anxieux pour cela.

Par la suite, Claude cumula échec sur échec.

En effet, l'examen de maturité lui fut «accordé» alors qu'il n'avait pas le compte en points selon un coup de pouce... ce qui ne fut pas pour lui rendre service car...

Après sa maturité, il tenta de poursuivre ses études à l'EPFL où il visait un diplôme d'ingénieur forestier. Après un sévère revers, il changea d'orientation et suivit un cours de maths supérieures. Une fois de plus il échoua lamentablement aux examens préliminaires. Finalement, il mit un terme «forcé» à ses études et réintégra les Parcs et forêts de Lausanne... **mais sa personnalité était détruite.**

Vers la fin de ses études au gymnase, il s'était fiancé avec une des pensionnaires de la villa de ses parents. Sa vie commune avec cette fille d'avocat zurichois ne dura guère. Fidèle à sa «politique» d'échecs à répétition, son mariage capota et se solda par un divorce, à peine un an plus tard.

Il s'acoquina finalement avec une femme plus âgée et se mit à boire plus que de raison. Suite à de nombreuses tentatives pour renouer avec cet ami et après m'être fait méchamment jeter, je renonçai, la mort dans l'âme, à cette amitié.

Je m'étais également attaché à une femme. Sima, d'origine afghane, était intelligente et ouverte d'esprit. Elle avait fort caractère. Nous avions fait connaissance au cours de français dispensé par notre estimé prof Jean-Daniel Subilia que j'avais coutume de surnommer «Subtilia», puisque ayant quelque peine à comprendre ce «curieux» personnage auquel j'avais fini par m'attacher. Sima aimait beaucoup M. Subilia.

Pour me faciliter la tâche, Sima venait régulièrement me prendre en voiture chez moi car je logeais dans un appartement bon marché du chemin de Chandieu, que me louaient (et je trouvais leur raison sociale plutôt drôle) les Logements Salubres de Lausanne!

\* \* \*

On pouvait sentir une odeur bizarre dans la pièce principale de l'appartement, juste au-dessus d'une tache indélébile du linoléum. Aussi aërais-je beaucoup. Un jour, on frappa à ma porte. J'ouvris à un ouvrier qui me dit: «Ça sent toujours aussi mauvais chez vous?» Un peu interloqué, je lui répondis sur un ton de reproche: «Quoi?» Il m'expliqua que l'origine de cette tache résultait d'un cadavre en décomposition si avancée que la police avait dû le débarrasser avec des sacs poubelle et port de masques à gaz tellement la puanteur était forte. La dépouille s'était liquéfiée durant les nombreux mois écoulés et avait fini par attaquer le linoléum. Inutile de vous dire l'état dans lequel je me trouvais une fois cet informateur de mauvais augure parti et surtout quelle fut dès lors la qualité de mes nuits...

...Les logements salubres... mon œil! ... plutôt les logements lugubres...

Je reviendrai plus tard sur les différents déménagements qui précédèrent mon arrivée dans cet appartement pour le moins «spécial»...

Durant la semaine et de façon régulière, Sima et moi nous rendions au gymnase en voiture. Cette solution me faisait gagner une demi-heure sur mon horaire. Durant le trajet, nous babillions. Je craignais son autorité tendant à l'autoritarisme, d'autant que la supériorité de ses connaissances par rapport aux miennes et son plus grand âge lui donnaient un avantage certain sur moi. De ce fait, il n'était pas rare que je renonce à entamer certains débats avec elle ou que j'évite d'aborder certains thèmes «tabous». Ma relation avec Sima quoiqu'un peu compliquée constituait un exercice de style et challenge à placer dans ce nouveau contexte de maturation intellectuelle et «politique» qu'était le mien.

Le dimanche, après avoir partagé le repas du couple Dakkus, nous nous mettions au travail. Nous répétions ensemble nos cours avec l'aide bienveillante et précieuse de Luc, son mari, mathématicien actuaire de profession.

À l'occasion de fêtes telles que Noël, Nouvel An, Pâques et autres, nous aimions nous retrouver entre amis. Luc, bien que n'ayant rien à craindre, n'était pas toujours très à l'aise avec la relation «privilegiée» que sa femme et moi entretenions. Cela avait causé quelques légères échauffourées. Sima, quoique cordiale, était aussi autoritaire avec Luc qu'avec moi. Malgré cela, je te remercie d'avoir été cette Amie, bien que je t'aie également perdue, toi, Sima qui malgré ton doctorat en français, oublia un jour ce que signifient les mots loyauté et fidélité...

Il y avait aussi mon copain Bernard Matthey que je surnommais Bouteloup. Au début, Bernard avait tendance à m'énervé, simplement parce qu'il était différent de moi; une vie stable et bien rangée, une femme, une maison, pas de vrais problèmes. Il était pondéré, serein et vif d'esprit. C'était mon plus sérieux concurrent. Il était fort en maths et ses raisonnements étaient difficilement contestables. Cela avait le don de m'agacer... mais j'étais bon «sportif».

Un jour, le voyant soucieux et en perte de vitesse, je voulus connaître la raison de la diminution de ses performances. Sa femme et lui se séparaient. Contrairement à ce qui aurait dû se passer, cela ne me réjouit guère, bien au contraire, j'eus de la peine pour lui.

Je décidai de lui venir en aide. Je m'étais dit: «Puisque tu l'as jugé pour indigne motif de jalousie (s'agissant de cela), ta sentence sera: "Viens-lui en aide!".» Cette décision fut irrévocable, car dans le tribunal de ma conscience il n'y a aucune voie de recours... la seule voie possible étant la Voie... Je m'exécutai par conséquent.

Durant les semaines précédant les examens, nous avons répété bon nombre de cours ensemble. Nous nous interrogeons mutuellement et mémorisions une matière plutôt dense. Nous confrontons nos raisonnements et cherchions de façon réciproque les points faibles de ceux-ci.

Notre labeur était entrecoupé de parties de badminton que nous pratiquions sur la pelouse tout à côté de chez lui. Cette expérience nous avait rapprochés. Aujourd'hui, vingt-sept ans après, nous avons gardé un bon contact.

Qu'ai-je retiré de cette expérience? Tout d'abord, le plaisir d'un acte chevaleresque empreint de dignité. De plus, cet enseignement me permit de combler mes propres lacunes. À cela s'ajouta la découverte d'une amitié de qualité et enfin, **sa réussite aux examens**, à laquelle j'avais modestement contribué.

Bernard, malgré son succès, n'a pas poursuivi ses études à l'université. Il s'est mis à construire de belles maisons.

Il y eut Marie-Claire Salamolard, dont le mari est devenu aussi un ami par la suite. M.-C. était une femme simple, dans le noble sens du terme, ayant beaucoup de cœur. Elle avait bien réussi ses examens.

J'avais été frappé par cette petite bonne femme discrète et quelque peu effacée mais possédant cette force dans la constance que j'admirais par-dessus tout.

Un jour, alors que je l'accompagnais à la gare, chemin faisant, nous nous étions mis à papoter. Imaginez que M.-C. faisait le trajet aller et retour depuis Berne (plus de trois heures de train), « simplement » pour améliorer sa condition culturelle !

Chemin faisant, elle me proposa, sans raison apparente, de m'offrir une douceur exposée dans la vitrine d'une pâtisserie riveraine. J'en fus tellement touché et ému que je m'ouvris à ce fragile et sensible être ayant tout de même donné naissance par la suite à quatre magnifiques enfants. J'ai gardé d'excellentes relations avec ce couple. Je t'aime bien M.-C. et te remercie d'avoir été et d'être... encore.

\* \* \*

Jacqueline Auderset était l'aînée des élèves du gymnase. Sa santé était précaire. Elle souffrait d'asthme depuis de nombreuses années. Je l'aimais beaucoup. Elle n'avait de cesse que de vouloir aider son prochain. Elle œuvrait comme assistante sociale à Cery (hôpital psychiatrique dans le canton de Vaud). C'était une mélomane avertie, forte d'une collection de disques de diverses interprétations d'oratorio.

Un jour, alors que j'étais tombé malade (forte grippe), elle me logea chez elle et me soigna de toute sa bonté. J'en ressentis beaucoup d'émotion et d'amitié. Cela me rappelait ce qu'avait fait Sussu... encore une maman d'un moment et une Amie pour toujours...

Une anecdote : afin de lui rendre service, je lui dispensais des cours particuliers de maths. Je m'évertuais à lui faire des démonstrations dont *a priori*, je pensais avoir le « secret ». Ce jour-là, il y avait un invité chez Jacqueline. Comme à mon habitude, je m'acharnais à lui faire mes fameux théorèmes. Tout à coup, son invité prit la parole fortuitement. Il me fit une démonstration selon un cheminement nettement plus simple qui ne laissait aucun doute quant à ses capacités et connaissances en la matière. Je m'informai sur ce personnage qui me dit être Jésuite et docteur en mathématique. Je pense qu'à ce moment, j'ai dû baisser quelque peu le ton, de peur d'être pris en défaut par ce « docteur ». Que le lecteur se rassure, je suis bon perdant, bien que la seule chose que j'ai perdue ce jour-là, c'est... d'avoir gagné... en modestie...

J'ai toujours gardé contact avec cette excellente amie.

Des années plus tard, son frère me téléphona en larmes pour m'annoncer son décès en de tragiques circonstances. La pauvre femme avait cru et fait confiance à un de ces charlatans qui lui a fourni, contre forte rétribution, de la poudre de Perlimpinpin. Elle fit une sévère crise d'asthme, rapidement suivie d'un profond coma précédant sa mort de quelques jours.

Dans son désespoir et face aux limites d'une médecine arrogante qui me fait honte en tant que l'un de ses représentants, elle aura cherché son bonheur ailleurs. À l'heure où j'écris, je souffre de ton départ et ton absence me fait mal. Jacqueline devait se sentir terriblement seule et abandonnée dans sa maladie. Peut-être a-t-elle cru bon de recourir à une médecine parallèle qui lui fut fatale... **Dieu la libéra à tout jamais.**

...Je t'aime beaucoup Jacqueline. J'espère que le bonheur auquel tu aspirais te sera accordé... je n'ai plus aucun doute à ce sujet.

**... Ce fut beaucoup d'honneur pour moi que d'avoir pu chanter à ton enterrement.**

À trente-six ans, je lui ai interprété le *Quoniam*... tiré de la Messe en si de Bach, compositeur et œuvre qu'elle aimait tant. Je suis fier de t'avoir offert ma première prestation publique en tant que baryton solo...

Va en paix...

